

LE BRICK D'ÉBÈNE

PAR GEORGES PRADEL

DEUXIÈME PARTIE

L'OFFICIER BLEU

La comtesse congédia les domestiques, et sans préambule, d'un ton sec, cassant :

— Etienne, dit-elle précipitamment, semblait réciter une leçon apprise par cœur, — votre tuteur et moi avons pris un parti que nous allons vous faire connaître... Le docteur Carl Warton, votre tuteur, désire obtenir votre main... Ce mariage me convient sous tous les rapports. M. Warton vous aime depuis longtemps déjà, vous avez dû vous en apercevoir... Vous ferez donc bien de vous soumettre à notre volonté... C'est dans votre intérêt qu'a été prise cette décision longtemps discutée entre nous... Et je désire de mon côté que ce mariage s'accomplisse le plus promptement possible.

Il y eut un silence.

Etienne était devenue très pâle. Elle faisait appel à tout son courage. Le moment de la grande bataille était arrivé.

La comtesse continuait :

— Je dois vous prévenir, du reste, que notre parti est irrévocablement pris. Dans le cas où vous refuseriez de suivre nos conseils... je suis absolument décidée à vous mettre dans un couvent, en compagnie de Caliche, sur le dévouement de qui nous pouvons absolument compter ; et vous resterez là jusqu'à votre majorité... à moins que...

A cet instant, le docteur Warton crut devoir couper la parole à Etienne.

— Etienne, dit-il d'un ton pénétré, — je désire vous consacrer ma vie... Il existe, je le reconnais avec peine, une assez grande différence d'âge entre nous, mais je me crois assez jeune pour pouvoir vous rendre heureux...

Les deux misérables attendirent... Ils croyaient, dès le premier moment, à une enragée révolte de la part de leur victime.

Ils se préparaient à subir une scène de récriminations, de larmes, d'injures même...

Grande fut leur surprise... Rien de tout cela. Très simplement, très posément, Etienne se borna à répondre :

— Je suis toute disposée à vous obéir... Je reconnais que l'union proposée par vous entre dans vos vues... Mon Dieu, j'avais peut-être rêvé autre

chose... Toutes les jeunes filles en sont là, n'est-ce pas... Mais, — et elle eut la force de tourner la chose en plaisanterie, — entre le mariage et le couvent avec la société de Caliche, je n'hésite pas un seul instant, je choisis le mariage.

La comtesse et le docteur se regardèrent, stupéfaits.

Comment ! ce n'était pas plus difficile que cela !... La pilule était aussi aisément avalée !... Mais pourquoi donc alors avaient-ils aussi longtemps attendu ?

Etienne reprenait, très posément :

— Du moment que les choses sont arrêtées, il faut qu'elles soient exécutées le plus promptement possible... Il faut donc pousser les préparatifs de ce mariage, faire dresser le contrat. Cela est aisé, puisque je consens à tout, j'accède tout... Je désire seulement que le contrat ait lieu chez mon subrogé-tuteur, M. Mérian. Je désire avoir un beau mariage, une splendide soirée de contrat... un concert, un bal, une grande fête où l'on verra tout Paris... Je veux que le mariage de Mlle de Roquevère fasse époque parmi les élégances parisiennes. Tous les grands artistes, tous les grands noms de France, vous le voulez bien aussi, madame !... Et réellement, ici, les salons sont trop petits. L'hôtel de M. Mérian est beaucoup plus vaste, il peut beaucoup mieux se prêter aux somptuosités d'une réception grandiose.

Et elle s'asseyait, elle voulait tel chanteur tel artiste... Puis c'étaient les

toilettes, les équipages... Enfin... enfin... Etienne ne s'arrêtait pas... et Etienne et le docteur Warton ne revenaient pas de la rapidité de cette conversion au mariage.

Ce fut bien pis encore quand il s'agit de toilettes et de tous les autres préparatifs... Etienne eut bientôt mit sa belle-mère sur les dents.

Et il fallut la laisser souvent seule, pour une foule de courses précipitées les unes à la suite des autres.

M. Mérian avait accepté de grand cœur de se charger de la signature du contrat.

A vrai dire, l'excellent homme n'était pas fâché d'être dégagé des préoccupations que lui causait Etienne. Elle était exaltée, cette chère petite ! A tout instant, avec elle, ne pouvait-on pas s'attendre à quelque escapade, à quelque fugue ?

Et Mme Mérian, souffreteuse et dolente, donnait raison à son mari.

— Oui, en y réfléchissant bien, c'était un grand bonheur... Sans doute, le docteur Warton est un peu dur pour Etienne, mais, en somme, ils se connaissent depuis longtemps, ils sont à même de s'apprécier...

Et patati, et patata, toutes les lituanes qui ont servi de temps immémoriaux pour toutes les unions que l'on est convenu d'appeler les mariages de convenances, sans doute parce que les conjoints ne se conviennent ni l'un ni l'autre.

Enfin, le grand jour arriva. Il était temps. La comtesse, le doc-

teur, M. Mérian lui-même étaient à tout de forces tant Etienne avait poussé avec une fiévreuse activité les préparatifs de son mariage.

Si Etienne et son complice avaient eu quelques soupçons sur la sincérité de Mlle de Roquevère, celle-ci les avait promptement dissipés par l'entrain qu'elle apportait à toutes ses démarches.

Ils étaient certains du succès. Le plan des deux misérables était admirablement ourdi.

Cette résistance à laquelle ils s'attendaient s'était fondue comme une petite neige.

Etienne Hautrop, comtesse de Roquevère, ne s'était pas résignée sans une désespérée résistance à ce mariage. Mais son complice, ou mieux son maître, lui en avait démontré l'impérieuse nécessité.

En effet, qu'était la mince fortune de la comtesse de Roquevère à l'heure actuelle ? Tout au plus une pauvre petite trentaine de mille livres de rentes, avec l'hôtel de l'avenue de Villiers en plus.

Qu'était-ce, en comparaison des trois millions d'Etienne ?

Cela, c'était au moins un morceau digne d'un roi !

Une fois mariée au docteur Warton, Etienne était perdue... Un accident préparé par les soins du docteur, une bonne maladie voulue, elle disparaissait, laissant sa fortune à son seigneur et maître, qui enfin, considérablement riche, épousait Etienne.

Au lieu de cela, quelle était la situation de celle-ci ? Mlle de Roquevère, amarrée de Guy de Blossac, finissait par atteindre sa majorité et on arrivait à l'épouser ?... C'était une débâcle, un désastre !

Et Etienne Hautrop, pour posséder un jour, en propre, la fortune de sa belle-fille, avait consenti à céder, — pour un temps, c'était sa propre expression, — son amant et complice à Etienne.

Le jour de la signature du contrat arriva.

C'était une véritable fête. Les journaux élégants en parlaient depuis huit grands jours.

Comme l'avait voulu Mlle de Roquevère, il y avait concert d'abord, bal ensuite, et coïlion, avec tombola, qui donnerait lieu à de merveilleuses surprises.

Vers dix heures, les équipages commencent à arriver, et encombraient le faubourg Saint-Honoré tout entier. Une demi-heure plus tard, un coupé de maître, très simple, très tenu, prit la file, et pénétrant dans la cour de l'hôtel de M. Mérian s'arrêta à son tour devant la marquise.

Un valet de pied ouvrit la portière et Guy de Blossac en descendit. Il était en habit noir.

Comme deux cents autres jeunes gens et officiers de la garnison de Paris, il avait été invité à cette fête.

Chose étrange, M. de Blossac était pâle semblait résolu, mais ne portait nullement sur le visage ce morne désespoir des amoureux malheureux et trompés.

LA VENGEANCE

du Beau Vicaire

par M.-L. Gagneur

— Je vous donne ma démission, monsieur, se hâta de répondre Jean. Ainsi que vous le dites, je n'entends rien à la politique, à cette politique, du moins. Républicanisme oblige. La République, ne se fondera définitivement qu'à la condition que ses hauts fonctionnaires soient impeccables, inattaquables. Autrement, à quoi bon renverser la monarchie.

— En vérité ! répartit M. Fureaud, c'est à moi que vous venez de semblables propos ? On m'avait bien prévenu que vous aviez le cerveau légèrement fêlé. Je me refusais à le croire ; mais aujourd'hui, devant tant d'insolence...

Tenez, vous ne méritez pas seulement ma colère.

Et il se mit à rire, d'un petit rire sec et mauvais.

Jean, craignant de s'abandonner à sa légitime indignation, sans ajouter un mot, prit son chapeau et sortit.

Dans le trouble que venait de lui causer cette altercation et cette résolution soudaine, il ne remarqua point que, derrière la portière abaissée, la porte était ouverte ; et il ne vit pas dans l'antichambre un domestique au museau de fouine, engagé depuis la veille, et qui venait d'écouter leur conversation.

Cet indiscret, c'était le frère Chaffin, que les jésuites avaient fait entrer là pour continuer son espionnage.

XXXVII

Jean n'était resté qu'un mois chez M. Fureaud.

Maintenant il lui fallait chercher une autre position. A qui s'adresserait-il ?

Il pensa alors au banquier, le baron Van Berghem qui lui avait offert un emploi dans sa maison, faisant miroiter à ses yeux une fortune rapide.

— L'amiral a raison, se dit-il : pour rester honnête et indépendant, il faut être riche.

Il se décida donc à aller trouver M. Van Berghem, dont la haute réputation financière lui semblait être une garantie de scrupuleuse honnêteté.

Au moment de sortir, on lui remit une lettre avec le cachet bien connu : L. R., et avec l'exergue : Ma Fantaïsie. L'enveloppe portait le timbre de Paris.

— Laurianne ici ! exclama-t-il en brisant le cachet.

Il lut :

« Mon cher Jean,

« Qu'il me tarde de vous voir ! j'ai tant de choses à vous raconter !

« Mais maintenant, je me défile de tout le monde. Où vous rencontrer ?

« Vite une réponse.

« Voyons, où ?

« J'ai trouvé : Sur l'arc de triomphe.

« Pourquoi, sur l'arc de triomphe ?

« C'est que là, personne ne songera à nous y venir espionner. Et puis, vous savez, j'ai un goût particulier pour les ascensions.

« A demain donc, deux heures.

« Votre tout dévoué camarade,

« Laurent.

Mme du Rosay lui rappela Yvonne forcément oubliée.

Il irait chez Lovely, qui demeurait rue Grange-Batelière.

Et comme il était encore un peu tôt pour se présenter chez elle, il se rappela en passant rue Drouot, que le baron Van Berghem habitait cette rue. Il y monta et lui fit passer sa carte.

Il fut reçu aussitôt ; et le baron mit dans son accueil une affabilité, un empressement même extraordinaire.

Cet homme d'argent avait le buste fort, sur ses jambes grêles, les épaules hautes, le teint coloré, le nez long et busqué, les yeux à fleur de tête, au regard attentif, avec les prunelles chatoyantes, à reflets jaunâtres, des hommes qui aiment à braser l'or.

Jean lui exposa l'objet de sa visite,

et lui annonça qu'il renonçait à la politique.

— A la bonne heure, s'écria le baron en se frottant les mains. A première vue, vous m'avez été on ne peut plus sympathique ; et je me connais en hommes. J'ai le flair, moi. Ainsi, vous venez à nous ? Vous ne vous en repentirez pas. Les affaires, je vous le répète, il n'y a que cela. La politique ? peu ! les fests en sont si changeants ! Ce n'est pas moi qui le premier, l'ai dit. Vous m'avez parlé aussi de vous lancer dans le journalisme ; c'est, comme la politique, un métier de crève-la-faim. A vous qui êtes jeune, beau, intelligent, plein de force et d'appétit, il faut une fortune rapide, qui vous procure immédiatement toutes les jouissances de la vie. Ils me font rire ceux qui travaillent pour leur âge mur et leur vieillesse. L'avenir nous appartient ! Quand on n'a plus de dents, qu'on ne digère plus et que les femmes se moquent de vous, à quel bon la fortune ? Ecoutez bien ceci, mon cher marquis. Aujourd'hui une existence n'est complète qu'à la condition de voir de tous les raffinements de la civilisation. Pour qui ces objets d'art admirables ? Pour qui ces étoffes luxueuses, ces mets et ces vins exquis, ces femmes divines ? Pour un très petit nombre, pour les hommes richement et puissamment doués, auxquels, de par leur naissance, appartient réellement le royaume du monde.

Ce discours fut débité avec tant de

verve, d'entrain, que Jean n'avait pu placer un mot de protestation contre une doctrine aussi aristocratique.

— Oh ! oh ! baron, nous ne nous entendons pas sur ce chapitre. La naissance, à mon avis, ne constitue aucun droit.

— Par le mot naissance, répliqua le banquier, je n'entends pas la filiation, mais l'organisation de chaque individu ; ce qui est une doctrine véritablement démocratique ; à chacun selon ses facultés et ses œuvres.

— Ces doctrines seraient équitables, peut-être, dans une société où le grand nombre aurait le nécessaire.

— Vous êtes humanitaire ? Parfait ! s'écria Van Berghem. Moi aussi, et démocrate sans en avoir l'air. Mon père est venu à Paris en sabots. Il a commencé par vendre du coco. Puis il a remplacé le coco par l'eau-de-vie, s'est fait distillateur. Comme il avait le génie du commerce, il a acquis une très jolie fortune. Plus ambitieux que lui, je me suis lancé dans les grandes affaires. J'ai épousé une baronne hollandaise, dont j'ai pris le titre et le nom. Aujourd'hui, je suis l'un des maîtres du marché de Paris. Ah ! mon cher ami, la spéculation, je vous le répète encore, il n'y a que cela ! Et puis quelles émotions ! Il s'agit seulement de gagner le premier million. Alors la pelote grossit, s'arrondit ; dans cette danse macabre des millions qu'on appelle les jeux de bourse, on est entraîné forcément dans son or-

bite ; c'est dans les lois de l'attraction. L'attraction est en proportion directe des masses, ou plus vulgairement la pierre va toujours au tas.

— Je n'ai pas tant d'ambition, dit Jean. Je voudrais être riche en effet ; mais mon but n'est pas purement égoïste.

— Ah ! comme nous nous entendons, mon jeune ami ! Tenez, voyez ces tableaux, ces bronzes. La plupart, je les ai achetés uniquement pour obliger des artistes. La fortune ! quelle puissance pour faire le bien !

— C'est aussi mon avis, répondit Jean ; mais je n'ai pas de capitaux, je ne puis vous offrir que mon intelligence et une assez médiocre aptitude dans les questions d'argent.

— Mais votre nom, mon ami, c'est un capital. Dans les affaires, la première condition de réussite, c'est le crédit, la confiance.

— Quoi ! mon nom seul, une étiquette, voilà tout ce que vous demandez ? Cependant, il est telles opérations, ai-je entendu dire, auxquelles un honnête homme doit refuser même l'appui de son nom.

— L'honorabilité de la maison Van Berghem est connue. Tenez, un exemple : nous spéculons sur les huiles. Le tout est de savoir acheter quand la marchandise est en baisse, et revendre quand elle est en hausse. Le génie des affaires, c'est de pressentir cette baisse ou cette hausse. C'est ce qu'on appelle le flair. Ce flair, je le possède au plus haut point, je m'en flatte.

A suivre.

Lille, rue Esquermoise, 60

Pharmacie du DOCTEUR OZIL

BANDAGISTE

des maladies de Bienséances et des Hémipares de Lille

Exécution sur mesure. A des prix exceptionnels de BON MARCHÉ

JAMBES DE BOIS, BÉQUILLES

CONSETS ORTHOPÉDIQUES

et tous autres appareils orthopédiques

ATELIER DE FABRICATION

RÉPARATIONS

Non. — Pour venir une consultation gratuite, sans obligation de rien.

60 (Rue Esquermoise) 60

AVIS

Le journal l'Egalité de Roubaix-Tourcoing a l'avantage de prévenir le public que par suite de l'agrandissement des ateliers de l'imprimerie ouvrière et de l'installation de nouvelles machines perfectionnées, les commandes d'impression de toute nature qui lui seront confiées seront exécutées avec la plus grande célérité, avec tous les soins désirables et à des prix les plus avantageux.

Toutes facilités seront accordées pour les règlements.

BON GÉNIE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CRÉDIT

Confections pour Hommes, Femmes et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lainages, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonneterie, Lingerie, Horlogerie, Bijouterie, Poèlerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.

MOBILIER

En Versants :

5 fr. par	50 fr. de Marchandises	1 fr. par	5 fr. par
10 " " "	100 " " "	2 " " "	10 " " "
15 " " "	150 " " "	3 " " "	15 " " "
20 " " "	200 " " "	4 " " "	20 " " "

Les FONCTIONNAIRES, agent des Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement.

DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Maisons de Vente :

S'adresser : à ROUBAIX, rue du Collège, 163.

à TOURCOING, rue de Gand, 24.

ALEXANDRE GHIOT

84, Rue Chapelle-Carette, ROUBAIX

FOURNITURES POUR BARBIERS ET COIFFEURS

PARFUMERIE, BROSSERIE

Gros et Détail

Articles de fêtes, Articles de coiffures, Peignes, Sachets, Savons, etc.

Teintures et Frlures en tous genres

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE ET INDUSTRIELLE

Louis JUSTIN

Rue des Fleurs, 59, ROUBAIX

Reproductions et agrandissements en-tous genres

PORTRAITS DEPUIS 5 francs LA DOUZAINÉ

DESSINS EN CHEVEUX

TRAVAIL A DOMICILE SUR DEMANDE

AU CORSET D'OR

Corsets sur Mesure

— ou —

Élégance et Solidité

VANDERBEKEN-LOGÉ

142, rue des Poutrais TOURCOING

ON DEMANDE

Un premier garçon boulanger, capable de gérer la boulangerie coopérative de Lannoy, s'adresser Café Pluquet, place de Lannoy, n° 2.

DEMANDES D'EMPLOI

Les demandes d'emploi seront, à partir de ce jour, insérées dans l'Egalité de Roubaix-Tourcoing, à raison de 0,50 c. pour une insertion, 0,75 c. pour deux.

LOUIS CATRICE

93, Grande-Rue, à ROUBAIX

Dépositaire de la

CHICORÉE DES TRAVAILLEURS

pour Roubaix et environs

ET DE LA

Savonnerie des Travailleurs

SAVON DU CHAMBARD

20 CENTIMES

SAVON DES TROIS-HUIT

40 CENTIMES

Pour le détail : s'adresser aux colporteurs

CHICORÉE DU TRAVAILLEUR

FRATERNITÉ

WILLIOT FILS

55 MÉDAILLES

3 DIPLOMES D'HONNEUR

HORS CONCOURS

CHICORÉE DU TRAVAILLEUR

FABRIQUÉE PAR WILLIOT FILS

A POIX DU NORD

33 MÉDAILLES — 3 DIPLOMES D'HONNEUR — HORS CONCOURS

AVIS AUX CONSOMMATEURS

Chaque paquet de la CHICORÉE DU TRAVAILLEUR contient le portrait d'un Député socialiste. La première série de ces portraits comprend ceux de J. GUESDE, JAURÈS, MILLERAND, BAUDIN, BASLY, VIVIANI, SEMBAT, LAMENDIN, ROUANET, THIVRIER et CLOVIS HUGUES. D'autres portraits suivront sous peu et compléteront la collection.

La CHICORÉE DU TRAVAILLEUR est de qualité supérieure. Elle n'est fabriquée qu'avec des racines de premier choix.

Reclamer la CHICORÉE DU TRAVAILLEUR, chez tous les épiciers du Nord, qui peuvent la commander à M. Williot et à ses représentants.

QUARANTE CENTIMES LA DOUZAINÉ

Savonnerie des Travailleurs